

# GABRIEL (avenue)

VIII<sup>e</sup> Arrondissement. Débute place de la Concorde et 1 rue Boissy d'Anglas; finit 2 avenue Matignon. Longueur 700 m; largeur minimum 15 m.



N° 38 Avenue Gabriel

Cette voie a été formée dès 1670, entre les avenues Matignon et Marigny portant en 1772 le nom d'*avenue de l'Élysée*. Prolongée en 1818 entre l'avenue Marigny et la place de la Concorde, absorbant cette section faisait jusqu'alors partie de l'avenue des Champs-Élysées, de ce qu'on appelle aujourd'hui encore *Le Carré Marigny*. L'ensemble a reçu, en 1818, le nom de l'architecte **Jacques Ange Gabriel** (1698-1782) qui réalisa la place de la Concorde et édifia les deux grands hôtels qui la décorent. La plupart des jardins des hôtels qui ouvraient sur la rue du Faubourg-Saint-Honoré entre la rue Boissy-d'Anglas et l'avenue de Marigny s'étendaient jusqu'à cette avenue, ainsi que le font encore de nos jours ceux du palais de l'Élysée et de l'ambassade d'Angleterre.



Ange Gabriel

Ces parcelles situées en bordure nord (numéros pairs) permirent à leurs propriétaires de jouir selon leur goût ou leurs moyens, de magnifiques jardins ou de somptueux parcs, ornés de pavillons ou de pièces d'eau.



*Théâtre des Ambassadeurs*



Marie Sophie Amélie

imaginez que vienne une amazone montant un cheval tenu par un valet. Imaginez encore que cette dame s'en aille paisiblement vers le Bois de Boulogne en empruntant les Champs-Élysées. Cette supposition absurde suffit à rejeter dans un lointain passé cette évocation. Et pourtant, ce spectacle fut familier, non pas seulement aux hommes de ma génération, mais à de plus jeunes que moi. »

N° 1-3 : Espace Cardin à l'emplacement de l'ancien Théâtre des Ambassadeurs, reconstruit en 1929 (cf. avenue des Champs-Élysées). Ce Théâtre fut dirigé de 1940 à 1944 par la belle actrice **Alice Cocéa** (1899-1970), d'origine roumaine, dont les parents s'établirent en France avant la guerre de 14-18.

Dès l'âge de 16 ans, elle suit les cours du Conservatoire d'Art Dramatique et figure dans un premier film dès 1917. Mais c'est la scène qui lui apportera la consécration.



Mouloud et son cameraman

Les numéros impairs correspondent à la rive Sud du Carré, entre l'avenue Gabriel et l'avenue des Champs-Élysées proprement dite. C'est pourquoi nous retrouvons certains bâtiments décrits et cités sur les deux voies.

Pour ouvrir cette promenade, je voudrais évoquer avec André de Fouquières, « *le fantôme de Marie-Sophie Amélie, cette reine qui valut à l'hôtel Vouillemont tout proche, d'être une maison hantée. D'une reine qui, en quelques saisons perdit son trône, mais qui porta longtemps son titre dérisoire et magnifique de reine de Naples et des Deux-Sicules.*

*Dès les beaux jours revenus, on pouvait la voir chaque soir, à cinq heures exactement, monter à cheval au coin de l'avenue Gabriel qu'elle remontait jusqu'au rond-point des Champs-Élysées. De là, par l'avenue, elle gagnait l'Étoile et s'en allait faire le tour du Bois de Boulogne.*

*C'était il n'y a guère plus d'un siècle. Placez-vous aujourd'hui à « dix-sept heures » à l'angle de la rue Boissy-d'Anglas et de l'avenue Gabriel, c'est-à-dire devant l'ambassade des Etats-Unis, et*



Alice Cocéa

Née à Sinaia, Roumanie, Alice Cocéa s'installe en France à l'âge de treize ans. Trois années plus tard, elle suit des cours au Conservatoire. Elle apparaît dans un premier film en 1917 mais c'est la scène qui ne tarde pas à lui apporter la consécration. Ce fut en tant que vedette du théâtre parisien qu'elle revint à l'écran en 1930, tenant le rôle principal dans "Mon gosse de père" (1930), "Atout-cœur" (1931), "Delphine" (1931), "Marions-nous" (1931), "Nicole et sa vertu" (1931) et "Le greluchon délicat" (1934). Mais Cocéa préfère les planches au cinéma qui reste pour elle une activité toute secondaire.

A la Libération, l'actrice se verra reprocher comme tant d'autres son attitude durant l'Occupation, mais les récriminations de quelques jaloux ne ternira en rien sa brillante carrière. C'est en compagnie de Youki Desnos-Foujita que je la rencontrai dans les années 50 chez Olga Choumansky, rue Notre-Dame-des-Champs.

Ce matin, 14 septembre 2007, flânant sur l'avenue ensoleillée mon Nikon en main, je bavarde quelques instants avec **Mouloud et son cameraman**, venus interviewer quelques "notables".

A quelques pas, à l'angle de la place de la Concorde, je me vois interdire de photographier la façade de l'ambassade des

Etats-Unis par un gendarme souriant et poli qui me signifie l'interdit en anglais !

Nous échangeons quelques propos dans cette langue, avant de nous rendre compte du quiproquo ! Je "croque" l'Hôtel de Crillon.

N° 2 : Ambassade des États-Unis (cf. rue du Faubourg-Saint-Honoré). Sa belle façade, fortement remaniée ouvre ses fenêtres sur les jardins et la place de la Concorde.

En bordure de cet emplacement, se dressait jadis à l'entrée de l'avenue Gabriel, un pavillon en pierre, d'un étage, dit de Mortefontaine, construit en 1760 par Gabriel en symétrie avec le



Ambassade des États-Unis vue de la place de la Concorde

pavillon d'Ermenonville qu'il avait édifié à l'entrée du Cours-la-Reine. L'un et l'autre disparurent en 1854 alors qu'ils servaient depuis 1840 de corps de garde. L'ingénieur des ponts et chaussées **Jean-Rodolphe Perronet\*** (1708-1794) y avait été logé gratuitement lors de la construction du pont de la Concorde qu'il avait conçu (1787-1792); il y mourut en 1794, à l'âge de 86 ans. Ce pavillon fut loué, en 1796, au restaurateur Haudebourg qui le sous-loua à Jacques Ledoyen, frère aîné de Michel Ledoyen, fondateur, en 1791, dans le voisinage, du célèbre restaurant qui porte encore son nom. (Cf. *Champs-Élysées 1<sup>e</sup> partie: Les Jardins*).

On y trouvait ici, sous la Restauration, un établissement assez mal famé tenu, en 1822, par Boulet et, en 1828, par Duru, informateurs de la Police. Près de ce pavillon se dressait, en 1838, l'éphémère "Navalorama", panorama présentant des tableaux maritimes peints par Gamin.

Entre la rue Boissy-d'Anglas et l'Élysée, la plupart des demeures de l'avenue Gabriel ont une entrée sur le Faubourg Saint-Honoré. Sauf l'hôtel de La Trémoille, au n°4, qui jouxtait l'ambassade des Etats-Unis,



Jean-Rodolphe Perronet

et se trouve aujourd'hui absorbé par elle. Il en était de même, nous le verrons un peu plus loin, de l'hôtel du n°24.

N° 4 : Ex-hôtel du duc Louis-Charles de La Trémoille (1838-1911), historien, bibliophile et collectionneur renommé, où son épouse Marguerite-Jeanne Tanneguy de Duchâtel, fille du comte Charles Marie de Duchâtel, ministre du commerce et des travaux publics sous Louis-Philippe, tint, sous le second Empire et au début de la III<sup>e</sup> République, un des plus brillants salons de Paris.

Laissons le soin à André de Fouquières (toujours lui) de nous conter cet épisode de la petite histoire de l'avenue Gabriel :



12/14 avenue Gabriel Jardins du Faubourg Saint Honoré



Espace Cardin

«Il n'y a plus aujourd'hui de duc de La Trémoille. Le dernier a trouvé la mort dans l'incendie qui ravagea le château du Hampshire où il était l'hôte des MacCormick. Il fut un temps question que le titre soit relevé en faveur de son neveu, fils unique du prince Henri de Ligne. C'est l'aïeul du dernier duc qui, abandonnant la rue de Varenne, vint s'installer avenue Gabriel. Ce grand seigneur, d'une vaste érudition, avait épousé la fille du comte Duchâtel, qui fut plusieurs fois ministre sous la Monarchie de Juillet.

La duchesse de La Trémoille possédait, elle aussi, une large culture et son salon de l'avenue Gabriel allait devenir l'un des plus brillants de Paris.

Fidèle à la branche cadette de la Maison de France, conseiller discret du comte de Paris, le duc, qui était bien le moins sectaire des hommes, aimait à s'entourer des personnalités issues de diverses élites. Il parvenait avec aisance à harmoniser les

disparates. En d'autres temps, il eût fait un merveilleux diplomate.

Si sa demeure fut le rendez-vous des princes d'Orléans, on y vit aussi la princesse Mathilde et le général de Galliffet, l'amiral Duperré et la grande-duchesse Wladimir, le marquis du Lau, le marquis de Breteuil, le général O'Connor, Gabriel Hanotaux, le comte de Fitz-James, le comte Boni de Castellane, la comtesse Adhéaume de Chevigné et la comtesse Nicolas Potocka. Edouard Detame se montrait autant à l'aise dans les salons La Trémoille que chez Valtesse de la Bigne. Vitet, Camille Doucet, Eugène Labiche représentaient l'Académie. Plus tard, ce furent de purs savants, comme l'historien Marius Sepet, l'administrateur de la Bibliothèque Nationale Léopold Delisle, les chartistes Michel Deprez ou Léon Dorez. Certains d'entre eux étaient les collègues du maître de maison à l'Institut. Car une longue vie de labeur, une inlassable générosité envers les chercheurs et envers nos collections publiques lui avaient valu l'estime et même l'affection des érudits. Il était vraiment l'un des leurs.

Rien dans son éducation ni dans ses traditions ne semblait lui promettre ce destin. Ce qui décida de sa vocation, ce fut la visite d'un modeste archiviste de province qui vint un beau jour de 1846, le trouver en son château angevin de Serrant, pour lui demander libre accès à son chartrier.

Le chartrier des La Trémoille est sans conteste le plus riche de France: il a eu la bonne fortune d'échapper, tout à fait par



Pique-nique sous les ombrages



Louis II de la Trémoille (1460-1525)

hasard, aux fureurs révolutionnaires. Il faut que je vous conte cela !

Ce chartrier était en 1789 au château de Thouars. La salle des archives se trouvait en un sous-sol voûté, près de la chapelle. Toutes ces paperasses intéressaient vivement les gens du pays, fort soucieux de faire disparaître à jamais des titres de redevance. Il arriva qu'ils se trompèrent d'escalier et débouchèrent dans le caveau funéraire, sous la chapelle. Les dépouilles de leurs anciens seigneurs les occupèrent si bien qu'ils oublièrent pourquoi ils étaient venus. Le sommeil des morts fut troublé, mais les vieilles archives continuèrent de dormir...

Rentré d'exil, le duc d'alors ne parvint pas à reprendre possession de sa demeure. En troisièmes noces, il épousa, à soixante-cinq ans, une toute jeune fille, Valentine Walsh de Serrant et il fit emporter les archives de sa Maison dans le château de la nouvelle duchesse. Cette masse de documents fut entassée dans des barriques, transportée ensuite dans une salle et totalement abandonnée. Lorsqu'en 1846 l'archiviste départemental en

obtint l'accès, le jeune et nouveau duc en avait seulement entendu parler par son père, mais il n'avait jamais eu encore la curiosité de pénétrer dans la salle qui les abritait.

Il devait si fort s'intéresser à ce trésor qu'il y consacra sa vie, et avec un désintéressement si rare que c'était bien moins en vue de travaux personnels que pour mettre des documents inédits à la disposition des historiens. Il s'intéressa particulièrement à son ancêtre Louis II de la Trémoille, prince du Poitou, qui servit trois rois de France. Surnommé "le bourreau des Bretons" pour sa victoire de Saint-Aubain du Cormier, en 1488, il fut tué à Pavie en 1525. Son fils l'avait été à Marignan.



L'hôtel de l'avenue Gabriel fut celui d'un bénédictin laïc, d'un collectionneur et d'un bibliophile. La joie du duc de La Trémoille était de s'enfermer à Serrant et de faire extraire, des tonneaux qui les avaient amenés de Thouars, les titres où étaient inscrits, depuis Hugues Capet, les gloires de sa lignée pour en composer des registres aux somptueuses reliures de maroquin où se détachent les trois aigrettes d'azur becquées et membrées de gueules. Il ne consentit jamais, comme on l'y poussait beaucoup, à publier un inventaire complet de son inestimable chartrier: non pas par négligence ou par indolence, mais parce qu'il aurait eu le sentiment d'en avoir fini avec son plaisir le plus cher, qui était de



24 avenue Gabriel angle 2, rue de l'Élysée

buter inopinément sur des trésors inconnus. En cela, il restait bien dans la grande tradition des veneurs qui furent ses aïeux. Seulement, il se plaisait moins à courre le cerf que la charte...» (André de Fouquières : Mon Paris et ses Parisiens).

N° 24 : Cet hôtel, qui fait angle avec la rue de l'Élysée dont il porte le N° 2 a appartenu à une personnalité d'une tout autre tradition que le fut le duc de la Trémoille. Jacques Stern, frère de Louis Stern appartenait à la dynastie financière fondatrice de la Banque de Paris et des Pays-bas devenue aujourd'hui BNP-Paribas.

Leur établissement financier dut sa fortune en prenant sa part au règlement rapide de l'indemnité de trois



Sophie Croizette

milliards exigée par Bismarck après la défaite de 70, et devait ensuite coopérer à la mise en valeur de la Tunisie, lors de l'établissement du Protectorat.

Louis Stern que nous pouvons retrouver dans son hôtel du 68, faubourg Saint-Honoré, avait épousé une demoiselle Ernesta Hirschel, dont le salon devait être, avant la première guerre mondiale, un des plus brillants de Paris.

Jacques Stern se lia avec la belle **Sophie Croizette\*** qui demeurait non loin de là nous dit de Fouquières «dans son hôtel, aujourd'hui surélevé et défiguré, du 7, rond-point des Champs-Élysées où la comédienne recevait, dans son célèbre salon bleu, les plus brillants Parisiens d'alors, comme le prince Radziwill, le prince de Sagan, le baron Beyens, le chevalier Nigra, le baron Finot, les financiers Joubert et Martini. Elle était belle et intelligente. Il était riche et il l'épousa. Elle renonça au théâtre. Celle dont on murmurait qu'il fallait attribuer ses succès à la scène moins à son talent qu'à sa beauté, avait-elle l'obscur intuition que cette beauté était menacée? En vérité, après la naissance d'un fils, naissance qui avait mis ses jours en danger, elle

devint méconnaissable. Mais le temps ne lui resta guère de pleurer les biens perdus. Bientôt, et en une seule année, Jacques Stern, Sophie Croizette et le petit Michel moururent.

*Tel fut le malheureux destin d'une femme qui avait été heureuse et dont un mariage brillant semblait couronner la carrière enviable.»*

Sophie Croizette était la fille d'une ballerine de Saint-Pétersbourg et - disait-on - d'un grand seigneur russe, dont elle aurait tenu ce type légèrement kalmouk et cette grande bouche aux lèvres un peu trop épaisses.

Elle fut élevée dans un couvent de Versailles, comme Sarah Bernhardt, avec qui elle devait avoir plus tard tant de démêlés et dont elle fut l'heureuse rivale à la scène. Peut-être eût-elle éclipsé même la gloire de Sarah si elle n'y avait renoncé au bénéfice d'un bonheur domestique que la mort allait bientôt lui ravir.

Elève de Bressant au Conservatoire, son premier prix lui donnait accès à la Comédie-Française. Elle débuta au théâtre en 1870, dans "Le Verre d'eau" de Scribe, joua au total 45 rôles, pendant onze ans.



Sophie Croizette

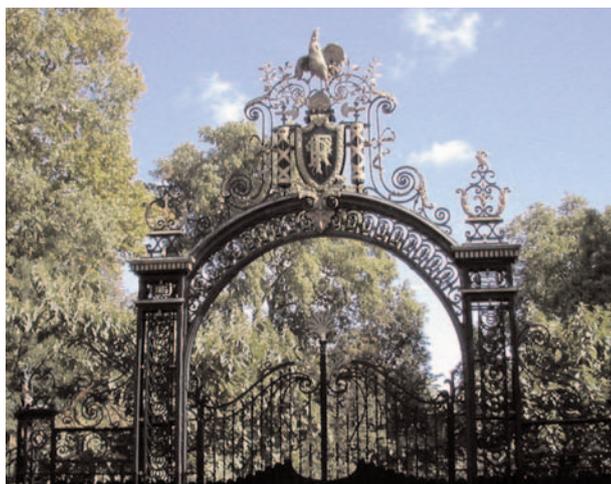
Deux ans après, elle accédait au sociétariat, rapide faveur qui ne manqua pas d'attiser la jalousie de certains de ses camarades. Elle tint durant plusieurs années les rôles de jeune première. Une ligne impeccable, un visage d'un dessin original et charmant lui assuraient des succès de femme brillants. Ses qualités d'amazone étaient célèbres et son beau-frère, Carolus Duran, nous a laissé d'elle un portrait telle qu'elle apparaissait chaque matin, lorsqu'elle quittait l'hôtel du rond-point des Champs-Élysées pour gagner le Bois de Boulogne.

Elle n'avait point d'ennemis déclarés, sauf Sarah, qui ne lui pardonnait pas d'avoir eu plus de succès qu'elle dans *Le Sphinx*, d'Octave Feuillet, et dans *L'Étrangère*, de Dumas fils. C'était une battante qui réussissait brillamment dans toutes ses entreprises. Et pourtant, pourtant...

Au mois d'août de 1872, suite à une déception sentimentale, elle avait voulu se donner la mort en tirant une balle de revolver contre elle-même tout en se jetant par la fenêtre... Mais elle s'en tira sans trop de bobos.



Sophie Croizette par Carolus Duran



Élysée : Grille du Coq

Au-delà du numéro 24, l'avenue Gabriel longe, jusqu'à l'avenue de Marigny, le jardin du palais de l'Élysée (cf. *rue du Faubourg-Saint-Honoré*). Celui-ci présente sur cette avenue une entrée d'apparat, dite la **Grille du Coq**, datant de 1900, ouvrant sur la demi-lune annexée illégalement à ce jardin, en 1763, par Mme de Pompadour, par empiètement sur celui des Champs-Élysées.

N° 38 : Cet hôtel dont la façade, sur l'avenue, est décorée de quatre lourdes et majestueuses colonnes doriques, est classée; celle sur cour, a été remaniée et entourée d'autres constructions.

Cette demeure provient d'une extension, en 1768, jusqu'aux Champs-Élysées d'un vaste domaine ouvrant rue du Faubourg-Saint-Honoré (cf. nos 59 à 69). Il avait été construit, en 1780, par Lemoine, pour Françoise Méliand, veuve de l'ancien ministre René-Louis Le Voyer, marquis d'Argenson (1694-1757), alors propriétaire de ce domaine. Elle mourut en 1781 en léguant la nue-propriété à sa petite-fille, épouse du duc de Montmorency-Luxembourg et l'usufruit à son fils, Marc Antoine René de Paulmy (1722-1797) et à sa fille, séparée de Desmarets, comte de Maillebois. Ceux-ci le louèrent à vie, en 1782, à Joseph Bidé, marquis de Grandville.



38/42 avenue Gabriel

Cet hôtel, où demeura un temps Mme de Larcade qui fit don au Louvre de sa superbe collection de tapisseries ensuite la résidence du **grand-duc Alexis\*** (1850-1908), oncle du tsar, qui faisait partie de ces grands seigneurs russes, dont le faste occupa le monde parisien pendant cinquante ans. «*La légende les représentait toujours jetant l'or à poignée dans tous les lieux de plaisir*», nous dit de Fouquières qui connaissait bien le prince.

Grand-Amiral de la Flotte impériale, il était passionné des choses de la mer. Chargé de répartir le budget de la marine, les crédits se trouvèrent un jour épuisés sans qu'un nouveau navire fût sorti des arsenaux. Dès lors on imputa au prince la défaite de son pays dans la guerre russo-japonaise. Comme le grand-duc Alexis entourait de tous ses soins la comédienne **Balletta\*** qui avait joué pendant vingt-cinq ans au Théâtre Michel de Saint-Petersbourg, les mécontents



Grand-Duc Alexis



La comédienne Balletta



41 avenue Gabriel Restaurant Laurent

avaient baptisé la merveilleuse rivière de diamants qui parait le cou de l'actrice: «*La Flotte du Pacifique!*»

Il mourut dans cet hôtel en 1908.

**N° 41 :** A l'emplacement d'un ancien pavillon de chasse datant dit-on de Louis XIV, on a construit au XIX<sup>e</sup> siècle une folie au "style Pompéien" où le Restaurant Laurent fut durant un demi-siècle le rendez-vous gastronomique des bobos et des touristes friqués. Certes, à certaines époques, d'excellents cuisiniers dirigè-

rent le "piano" justifiant deux voire 3 étoiles dans les guides branchés. Aujourd'hui cette agréable man-geoire pour touriste attire toujours autant de monde.



Francis de Croisset

**N° 42 :** Ex hôtel d'Edmond Blanc (1856-1920) fils de François Blanc fondateur du Casino de Monaco et de la Société des Bains de mer. Propriétaire du Haras et de l'Hippodrome de Saint-Cloud Jardy qu'il avait créés, cet homme politique fit beaucoup pour l'avenir du tourisme et de la race chevaline. Il fut un des plus puissants actionnaires de *L'Echo de Paris*, d'Henry Simond et la prospérité de ce journal contribua à enrichir davantage ses héritiers.

**N° 44 :** Maison où est mort en 1937, à 60 ans, l'écrivain Francis de Croisset.

**N° 48 :** Au moment de son mariage avec Gustave Worms, comme elle socié-taire de la Comédie-Française, Blanche Baretta habitait à ce

numéro de l'avenue Gabriel.

«Elle était de ces comédiennes, nous dit de Fouquières, qui exercent leur art comme une mission et dédaignent ces aimables artifices dont on est, au théâtre, trop souvent tenté de faire usage. Elle ne bénéficia pas, comme sa presque homonyme Baletta, de l'appui d'un fastueux et fidèle protecteur. Ses camarades, qui avaient adopté un mode de vie plus brillant, rejetaient quelque peu dans l'ombre cette Henriette, cette Agnès, cette Cassilda, cette Suzanne, dont j'entends encore la voix harmonieuse, s'exprimant avec une exquise limpidité de cœur.



44 avenue Gabriel

Les grâces physiques dont la nature n'avait pas omis de la parer ne lui furent jamais que des armes mises au service de son talent. Blanche Baretta n'eut pas d'histoire, parce qu'elle méprisait les histoires. Son

ménage fut heureux et tranquille. Quand Worms n'était pas à l'affiche les soirs où sa femme jouait, il l'attendait chez le concierge du théâtre, comme un sage petit employé venu chercher sa compagne à la sortie de son travail. Et l'on rentrait tout bonnement chez soi.

Gustave Worms et Blanche Baretta eurent deux enfants : Jean Worms, devenu lui aussi un excellent comédien - et trop tôt disparu - et Rose Baretta. Worms qui aborda aussi la scène, mais de l'autre côté de la rampe: avec de charmantes comédies.

Dès qu'elle eut conscience que son âge - elle n'avait que quarante-six ans et elle était encore surprenante de jeunesse et en possession de tous ses moyens - n'était plus en accord avec ses personnages, Blanche Baretta se retira de la scène, après avoir joué une dernière fois ce rôle d'Henriette qui lui avait valu au Conservatoire son prix de comédie. « Il faut savoir se faire regretter », disait-elle, et ce fut là peut-être l'unique coquetterie de cette grande dame de théâtre.

Elle revenait régulièrement en spectatrice au Français, seule, modeste, effacée. Elle vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dans sa villa La Rotonde, à Nemours. Combien sommes-nous encore aujourd'hui à garder le souvenir de Blanche Baretta, un souvenir qui devait finalement pâtir de cette volonté d'accepter tout simplement son destin et de ne pas franchir les limites assignées ?



Blanche Barretta



Marché aux Timbres

### Marché aux Timbres

Le célèbre Marché aux Timbres de l'avenue Gabriel est ouvert toute l'année de 9 h à 18 h les samedis, dimanches et jours fériés, sur la promenade ombrée de marronniers, proche du rond-point des Champs-Élysées.

Après la parution du timbre-poste français en 1849, la philatélie se développa rapidement. A Paris, les collégiens collectionneurs prennent dès 1860 l'habitude de se rencontrer dans les jardins du Palais-Royal pour y faire des échanges. La bourse aux timbres est née.

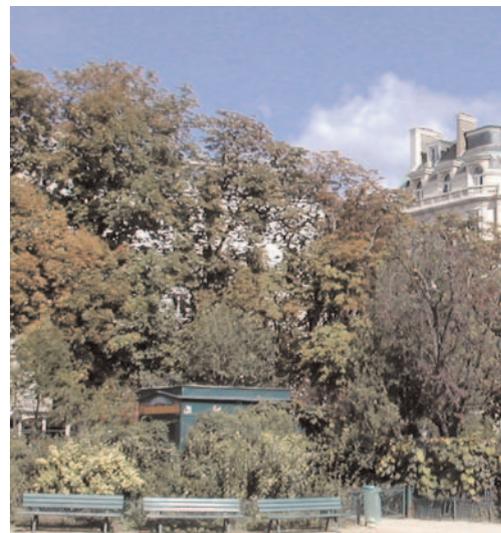
Mais en 1864, ces grands rassemblements attirant quelques éléments indésirables, la bourse est interdite. Les philatélistes sont également évincés des jardins du Luxembourg, où ils s'étaient alors repliés. C'est en 1887 qu'un riche collectionneur de timbres lègue le terrain du Carré Marigny à la Ville de Paris à condition qu'elle y autorise une bourse en plein air.

### Le Guignol

Non loin de là, un discret édicule niché dans la verdure au Carré Marigny en bordure de l'avenue fut durant plusieurs décennies le temple dédié à priape fréquenté par les "déserteurs du chemin des dames" du Tout Paris littéraire et élégant. Marcel Proust, André Gide, Montherlant, Julien Green et bien d'autres ont été attirés par ce sanctuaire connu et toléré par la police qui veillait cependant à en écarter les voyous et les maîtres chanteurs.

La petite histoire prétend que le célèbre préfet Dubois, mari de la Commère Carmen Tessier, y fut surpris la main dans le sac, si je puis dire... la veille de sa nomination comme préfet de police.

On dit aussi, que les amies voire les épouses de ces Messieurs, attendaient sagement sur les bancs qui tournent le dos à l'édicule, que leur compagnon ait procédé à sa petite affaire.



L'édicule du "Guignol" dédié à Priape

*Photos prises en  
Août 2007*



*Promenadedans les jardinsentre l'avenue Gabriel et les Champs-Élysées*



*Alphonse Daudet rêve au détour d'une allée*

*Première mouture :  
16 septembre 2007*



*Vue du Grand Palais depuis les jardins de l'avenue Gabriel*